

## Maghreb et Italie en miroir

Peu d'écrivains maghrébins ont raconté l'Italie, peu d'écrivains italiens ont raconté le Maghreb ; on dirait que la proximité mi-apparente, mi-réelle, de ces deux espaces a empêché ce genre d'implication, comme si leurs liens, depuis longtemps, étaient inscrits ailleurs, comme s'ils attendaient l'un de l'autre un univers fait de formes visibles plus que de paroles. Et pourtant des signes, des parcours, des prétextes, des rencontres ont tracé des itinéraires, indices d'un passage, de l'appropriation de lieux et d'histoires. Ainsi l'empreinte laissée est devenue souvenir et récit, ouvrant le chemin à des interprétations, des lectures et des reflets sensibles.

Depuis trois siècles, ces deux espaces en vis-à-vis ont été observés d'un œil curieux par des Français, des Anglais ou des Allemands qui, obéissant à un appel de curiosité, les ont dépeints comme des pays de haute culture, ou des terres d'exotisme envoûtant : ils étaient là séparés seulement par un bras de mer, mais incapables de se regarder en face, ils se bornaient à refléter et renvoyer leur image à la mer qui les sépare ; et quand on contemple les vagues, on finit par leur ressembler : on se défait, on se refait, on entre dans les fluides de formes décomposées et recomposées. De cet effet de miroir différé, de ces mouvances, naît un univers romanesque qui respire la Méditerranée à pleins poumons, qui se transforme en un carrefour toponomastique où histoire et imaginaire se mêlent. Entre les mots, de même qu'entre les choses qui nous entourent, l'espace est prioritairement en cause, car il nous est propre, il demande encore et toujours à être questionné et il s'impose à tous ceux qui sont appelés vers une épreuve d'ouverture à l'altérité, soulignant le rôle déterminant des interactions et de la constitution des identités. Ainsi émergent aussi bien des consonances que des inconciliabilités, dictées par une histoire et une géographie différentes, d'où naît une littérature bigarrée qui ne se tourne plus vers l'exil ou l'immigration, mais vers une sorte de naufrage, sur les rivages de l'Italie pour les uns, du Maghreb pour les autres.

La réflexion critique à laquelle ce volume invite ceux qui voudront bien la suivre, se veut un hommage à cette nature protéiforme qui est plus qu'un thème et plus qu'un voyage initiatique, car elle implique la force de l'imaginaire italien qui a su inclure dans sa littérature la vision qu'il a du Maghreb, et vice-versa. Pourtant il ne s'agit pas de prendre en considération

une forme de littérature de voyage, puisque ce qui nous tient à cœur ne se cantonne pas dans un reportage sur les lieux ou les personnes, ne raconte pas non plus l'exil ni l'immigration, mais se livre véritablement à la lecture d'un espace.

Beaucoup de textes nord-africains ont raconté la France, puis petit à petit, d'autres paysages, – même très éloignés du bassin Méditerranéen – se sont joints à cet imaginaire, car l'Autre reste toujours la garantie d'une identité. La littérature italienne, de son côté, a du mal à inclure dans son imaginaire des pays comme la Tunisie, l'Algérie ou le Maroc, car ils n'incarnaient pas à ses yeux l'idéal d'une altérité exotique et langoureusement orientale. Aussi les a-t-elle regardés comme on regarde à travers un kaléidoscope : depuis le XIXe siècle elle enregistre, raconte ou divague en secret. On dirait que, tant d'un côté que de l'autre, ces regards mystérieux mènent une double vie, double présence d'une specularité grinçante. Les liens entre le Maghreb et l'Italie sont depuis très longtemps inscrits ailleurs, sous des formes historiques, artistiques et philosophiques, et la Sicile, avec son désir de lumière, en est un exemple éloquent, car, ainsi que nous le montrent les études de Ida Rampolla del Tindaro, Mariangela Capossela et Wolfgang Sahlfeld, la 'sicilianité' et la 'maghrebinité' sont deux métaphysiques sans doute conciliables et interdiscursives.

Pour illustrer ce parcours, les voix de Tahar ben Jelloun – qui, avec ses deux romans sur Naples a pris définitivement place dans l'histoire des lettres italiennes –, Hédi Bouraoui, Rachid Faggioli, Malika Mokeddem, Majid el Houssi, Souad Belhaddad, ainsi que Nina Bouraoui, proposent et retracent un dialogue fondé sur l'épaisseur et la profondeur d'une plurivocité effective. Elles procèdent par accumulation, par déplacements progressifs et finalement elles finissent par montrer le(s) vrai(s) visage(s) du 'bel paese'. Tout en oscillant constamment entre différentiation et intégration, ces voix nous racontent Rome, Naples, Ferrare, Bologne, Palerme et d'autres villes encore, suivant un plaisir qui est loin d'être 'touristique'.

C'est le cas, par exemple, de Hédi Bouraoui, qui exalte une 'certaine idée' de l'Italie, car la joie particulière que suscite son texte réside certes dans son contenu, mais aussi dans l'appel d'images et de sensations qu'il crée. Dans *La femme d'entre les lignes*, Milan, Naples, Turin, Vérone, Padoue, Vicence ou Venise ne sont pas conçues seulement comme entités géographiques, mais surtout comme des points de départ pour un ailleurs aussi vaste et lointain que possible. Le lecteur n'y trouvera pas des itinéraires ou des repères typiques du roman de voyage : dans cette sorte d'opacité il verra surgir tous les mécanismes de l'écriture et de la lecture, car « entre

l'écrit et le vécu, il y a des espaces infinis qui effraient ». Dans son étude, Giuseppina Igonetti nous montre une Italie de la lecture, de l'écriture et de la peinture. Ces trois thèmes, tout en contribuant à déplacer les frontières qui les séparent, donnent accès à un livre dans le livre : dans un certain sens, un roman comme métaphore du voyage. En termes différents, Bouraoui nous montre l'Italie comme un univers de formes visibles, plastiques et sensuelles, et le lieu final où puisse se réactiver une réflexion sur la méditerranéité.

A Rome, loin des évocations de lieux qui rappelleraient la biographie et la psychanalyse, Nina Bouraoui trace d'elle-même un portrait d'autant plus fidèle qu'il est fictif. Les temps et les lieux algériens ou français sont lointains, ayant imposé une loi identitaire implacable, lourde à supporter. Dans la capitale de la chrétienté, elle se libère de la symbolisation d'un corps dont elle avait été victime ; son identité retrouve un droit de citoyenneté, jusque-là confiné au secret. Rome, lieu de modernité, susceptible de dédramatiser les conflits les plus intimes, est la ville où la culture s'identifie de façon presque obsessionnelle avec les fonctions communicatives et émotives, et se dissout dans des circuits et des flux qui diffusent son image. Simona Barello montre bien comment l'Italie revêt un rôle différent pour chacune des protagonistes de *Entre-deux Je, Née en France, Garçon manqué, Les Raisins de la galère*, car chaque expérience relatée est la chronique d'un univers secret.

Naples, surtout dans les romans et les chroniques que Tahar Ben Jelloun lui a consacrés, est un espace complexe, dominé par le Vésuve, qui scrute et abrite des tremblements intérieurs mais aussi joue sur les ombres et les lumières, les vides et les pleins. Ville poreuse, comme le tuf qui la compose et la soutient, faite de désir et de mystère ; dans ses méandres baroques et surréalistes cohabitent le pur et l'impur, elle est le théâtre idéal aussi bien pour une fiction captivante que pour une implication spontanée dans l'actualité de la Camorra, de la prostitution et de toute sorte de descente aux enfers. C'est une ville dominée et obsédée par le jeu de l'être et du paraître. Ses contradictions séculaires ont creusé une perspective durable, comme le marbre de ses monuments baroques. C'est pourquoi elle revêt dans l'imaginaire de l'écrivain marocain des fonctions structurelles d'une importance grandissante. Najib Redouane explique dans son analyse comment non seulement elle exerce sur lui une fascination particulière, mais elle prend successivement une valeur événementielle puis symbolique, devenant sujet et objet de sa narration romanesque. Cette ville aux multiples visages qui la composent, se fait cadre, thème et personnage qui conditionne et fait évoluer l'action romanesque. Les pages de Bernard

Urbani nous montrent Ben Jelloun sous un autre aspect : loin d'être un *mafioologue*, il « raconte sans artifice une terre, des visages de tous les jours, des déchirures, qu'il s'agisse d'existences résumées dans leur intégralité ou perçues dans des moments choisis. Il interprète, sans parti pris, faisant éclater contradictions et invraisemblances. C'est sa manière d'être là, d'être un maillon dans cette chaîne de l'Histoire qui ne cesse d'aligner violences, tortures et exclusion ». Claudia Esposito et Philippe Goudey-Godoy, avec leurs lectures croisées, arpentant tous ces quartiers où vibre Naples, montrent d'autres aspects de cette écriture et de cet univers chaotique où des éléments opposés s'entrechoquent. Explorer et décrire le lien profond que Tahar Ben Jelloun entretient avec cette ville, sa géographie, son climat ou son passé, revient aussi à montrer à quel point l'écrivain marocain est devenu à jamais napolitain.

De l'ombre de la camorra à celle du fascisme : que faire pour survivre quand la vie est de plus en plus difficile, et que l'histoire s'assombrit sous le couvercle pesant de la dictature ? S'échapper, imiter le vol des oiseaux dans les dunes d'Agadir... Cet homme qui ne se prête guère à la dictature est Dino Grandi, et sa ville est Ferrare. La terrible nuit du 15 novembre 1943 permet à Rachid Faggioli de renvoyer l'image d'un pays opprimé, dévalorisé, plongé dans l'absurde de la folie mussolinienne ; en même temps, en revisitant ces lieux, son personnage essaie de se libérer de ses fantasmes et de ses hallucinations sans y parvenir, car, même s'il peut être parfois bénéfique de plonger dans le passé, l'histoire est un chantier toujours ouvert, une « femelle toujours pleine », et nous sommes tous enfants de ses incertitudes et de ses ruses. *Le silence éclatant des rêves* est un premier roman qui veut être aussi une protestation contre le néant, une manière de rêver l'humanité plutôt que la barbarie.

Certes, la violence est éternelle et universelle : l'Algérie l'a douloureusement démontré, et la Sicile, « terre d'ancrage temporaire d'un retour parmi les hommes », apparaît dans le roman de Malika Mokeddem comme l'un des jalons d'une sorte de moderne Odyssée au féminin où il n'y a pas d'Ithaque possible. Comme tout écrivain maghrébin voué à l'exil, elle raconte une expérience importante, une bataille, la fondation d'une mission, un territoire inconnu : *N'Zid* est comme la besace du pèlerin, qui permet de ramasser et de rapporter les objets les plus disparates trouvés en cours de route. Christiane Chaulet-Achour nous montre une Italie qui n'apparaît que sous forme de flashes descriptifs et allusifs car l'héroïne est amnésique, contrainte de reconstruire son trajet et son passé grâce au journal de bord. Tout est vu de la côte : au bord d'un bateau, les reliefs de Messine, Syracuse,

des îles Éoliennes ou de Ustica sont non seulement les étapes d'un ailleurs où il est possible de se réfugier après des événements tragiques en Algérie, mais aussi le cadre d'une quête riche de lumière, de mythes, dilatée dans le temps et dans l'espace comme la mémoire. En effet, le but final est le présent et le compte reste toujours ouvert.

Parcours insolite celui de Majid el Houssi : après avoir vécu dans l'imaginaire au cœur de Palerme à l'époque de Frédéric II, son héros devient comme étranger à ses deux patries mentales, la Tunisie et l'Italie. « *Une journée à Palerme* est – explique Annie Devergnas-Dieumegard – un texte hybride dans sa forme, dont l'objectif est parfaitement défini : il cherche à nous éclairer, de façon aussi vivante que possible, sur l'Âge d'Or de la Sicile, cette période du Moyen-Âge qui connut, sous la domination des rois Normands, une prospérité à la fois économique et culturelle sans pareille. Pour servir cette ambition, l'auteur utilise le subterfuge du double regard d'un Tunisien du XXe siècle et d'un savant arabe tout droit jailli du Xe siècle, déambulant de concert dans les rues de Palerme où les âges cohabitent et se superposent en un palimpseste géant, à l'échelle de toute la ville ». Assurément, l'auteur, doublé de son personnage, d'un côté nous dessine son autoportrait et de l'autre nous fait remonter le cours du temps, nous fait voyager dans les souvenirs du philosophe 'Abd Allâh Muhammed Ibn al-Qattâ', nous permettant d'explorer les labyrinthes de sa mémoire, mais, surtout, il nous invite à penser autrement cette singulière activité qui consiste à sortir de chez soi et/ou de soi pour partir loin, à la rencontre d'on ne sait quoi, ou d'on ne sait qui.

Sciascia a toujours fait figure de champion de l'engagement, son activité d'écrivain ayant été en grande partie consacrée à expliquer et à dénoncer le terrible phénomène mafieux et sa culture. Mais, en même temps, il sait voir la présence des siècles classiques et sa vision tend à s'estomper au bénéfice d'une ouverture sur les énigmes de l'histoire. Dans son analyse du *Consiglio d'Egitto*, Mariangela Capossela nous donne accès aux secrets de l'*araba impostura*. La trame de ce roman est fondée sur de faux manuscrits qui remontent à l'époque de la domination musulmane en Sicile de 827 à 1074, et qui évoquent le Maghreb du XIe siècle. C'était une période de splendeur, un paradis où la civilisation et le savoir fleurissaient dans différentes champs d'expression. « Au XXe siècle, la présence du Maghreb est pour Sciascia une présence intériorisée, une trace parmi les signes des différentes époques et civilisations enchevêtrées qui composent le paysage sicilien. Un chiffre pour déjouer l'imposture de l'histoire ».

Jusqu'à quel point cette présence est intériorisée et consolidée, Ida Rampolla del Tindaro nous le dit dans son étude sur Federico De Maria. Auteur injustement négligé, tout pétri de culture française, il a su incarner le rôle de précurseur d'un multiculturalisme méditerranéen. Il avait le don de rendre délicieusement vivante son érudition ; cherchant des analogies inattendues, il était capable de créer des événements poétiques. L'analyse d'Ida Rampolla del Tindaro le fait sortir des rayons poussiéreux des bibliothèques et son actualité, son érudition fine et diversifiée ne peuvent que bénéficier d'un tel regard. Oui, car l'intérêt d'un ouvrage thématique réside aussi dans la recherche d'auteurs mineurs oubliés, ou bien encore trop jeunes et inconnus.

La dernière contribution, celle de Wolfgang Sahlfeld, cueille chez des auteurs comme Luigi Pirandello, Giovanni Verga ou Rosso di San Secondo – tous Siciliens, tous obsédés par l'égarement de l'identité, par le jeu dramatique de l'être et du paraître – des aperçus en apparence anodins, mais riches, en fait, de signification, et un imaginaire qui s'écarte du sillon tracé par la littérature exotique pour raconter une histoire de séduction qui n'est pas une, car s'il semble que la Tunisie ne soit pas vraiment nécessaire à leur imaginaire, les auteurs la veulent, donc ils la créent.

Entre création et réalité, identité et altérité, Maghreb et Italie continuent à tisser d'une rive à l'autre un 'dialogue absolu' ; ils se renvoient des images fragmentées et cohérentes à la fois, comme dans un grand kaléidoscope complexe et polysémique qui nous montre d'autres faces de l'écriture du soleil. Ce recueil d'études ne veut être qu'une des nombreuses petites vagues de cette marée parfois haute et absorbante, parfois basse et révélatrice qu'est la parole méditerranéenne, théâtre de rapports heureux ou conflictuels, parfois absurdes, mais aussi métier à tisser pour les potentialités du langage et de la littérature.

Rosalia Bivona